

Un violent désir de bonheur

De Clément Schneider

Scénario de Chloé Chevalier

Avec Quentin Dolmaire, Grace Seri,,Francis Leplay...

France – 25 décembre 2018 – 1h15



Jeudi 21 mars 2019 18h30

Sélection ACID-Festival de Cannes 2018

en présence du réalisateur et de la productrice



Chloé Chevalier Clément Schneider Quentin Dolmaire

Présenté à Cannes dans la section ACID le film de Clément Schneider évoque la Révolution sans la montrer. Il précise son propos : « L'élan révolutionnaire s'incarne dans l'individu, ça vient de l'intimité »

Les Films d'argile, société de production créée en 2008 par Clément Schneider, réalisateur, Chloé Chevalier, scénariste, et Alice Bégon, productrice, constitue la base associative du projet basé sur le thème de l'utopie.

Quentin Dolmaire, acteur « métamorphique », incarne le moine Gabriel.

UN VIOLENT DESIR DE BONHEUR : L'ESPRIT DE REVOLUTION

En 1792, les pensionnaires d'un couvent isolé et épargné par les orages de l'histoire, voient un beau jour débarquer une troupe de révolutionnaires qui réquisitionne les lieux et y établit ses quartiers. Le jeune moine Gabriel (Quentin Dolmaire, découvert en 2015 dans *Trois souvenirs de ma jeunesse* d'Arnaud Desplechin), un bienheureux, accueille avec curiosité cette soudaine intrusion de la nouveauté, prête une oreille circonspecte, mais attentive, aux propos révolutionnaires, et finit par échanger sa soutane contre l'habit militaire. Alors que ses coreligionnaires sont évacués, il obtient de la troupe en partance de demeurer dans l'enceinte du couvent, le seul endroit qu' il ait jamais connu, pour en prendre soin. Une nouvelle existence s'ouvre à lui, agreste et solitaire, mais pourtant pas moins spirituelle que la précédente.

Quiconque attendrait une reconstitution historique en bonne et due forme risque fort d'être décontenancé par la modestie et la primeur du premier long métrage de Clément Schneider (né en 1989), passé par la sélection de l'ACID au Festival de Cannes. Si *un violent désir de bonheur* s'inscrit dans le sillon de la Révolution française, c'est moins pour illustrer un moment historique, que pour tendre un arc avec le présent, recueillir ce qui, dans l'effervescence de l'époque, peut faire écho aux enjeux de la jeunesse d'aujourd'hui, elle-même aux prises avec des grands bouleversements. En voyant passer le train de la Révolution, Gabriel passe sans bouger des usages conventuels gravés dans le marbre à un paradigme entièrement neuf, c'est-à-dire d'un monde au suivant. (...)

Mathieu Macheret – Le Monde

Un violent désir de bonheur (Révolution, j'écris ton nom)

En 1792, dans un couvent provençal niché au fond d'un vallon, la Révolution fait irruption sous la forme d'une troupe de soldats débraillés. Un moine les arrête net d'un sombre discours. Le capitaine lui propose de troquer la bure du moine pour l'uniforme. Puisqu'il a gagné le respect du régiment, qui semble avoir pour mascotte une jeune femme noire, silencieuse, énigmatique, prénommée Marianne...

Ce joli film, fort bien troussé et bien écrit, est un pari sur la grande Histoire : au lieu d'une lourde reconstitution sans âme, une fiction minimaliste éclairante, un film en liberté qui y fait croire avec peu de moyens, et qui se révèle plus à même de faire souffler l'esprit de la Révolution.

Clément Schneider donne un premier long métrage solaire et sensuel, un film littéraire au meilleur sens du terme : nourri de références, gorgé d'idées, rédigé dans un style imitant celui de l'époque et qui donne matière à réfléchir. Y compris sur les troubles actuels...alors qu'il a d'abord été présenté à Cannes en mai, dans la sélection toujours passionnante de l'ACID.

En jeune moine au visage d'ange italien, Quentin Dolmaire fait merveille face à Grace Séri, étrangement marquante en insaisissable égérie. Notamment lorsqu'ils jouent à être Adam et Eve et à réinventer un évangile terrestre...

Une vision originale et comme neuve de l'époque révolutionnaire, qui tombe comme un beau cadeau !

David Fontaine – Le Canard enchaîné

NON - VIOLENCE

(...) Dans un format 4/3 qui donne des allures d'écran aux cadres, la nature est une des meilleures alliées du cinéaste pour reconstituer l'époque avec une parcimonie volontaire : quelques montagnes, des vieilles pierres et un champ d'oliviers suffisent à nous faire remonter en quelques plans fixes jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. (...) Les modifications qui s'opèrent dans l'âme de Gabriel sont ainsi identifiées aux mouvements des saisons (printemps du changement, été du renouveau, automne du départ) et aux très beaux changements de lumière, entre le clair-obscur des soirées aux bougies et les inondations de soleil. Soigneusement laissée hors champ, la rumeur d'un monde en proie à la violence n'arrive qu'étouffée aux abords du couvent. Ce sont des lettres, des bruits d'épées et les récits que l'on fait sur les marquis et les barons. La seule fois où la violence pénètre dans le couvent, c'est bien malgré Gabriel qui ne la comprend pas en dépit de ses efforts : deux soldats pavanent, couverts du sang d'un baron local et de sa famille. Cet ordre violent contrevient à la vision de Gabriel qui serait plutôt de « donner du temps au temps ». En tous cas, ce à quoi il s'attache, c'est à rendre une justice qui va vers les démunis (un petit paysan et son âne) davantage qu'elle ne s'acharne contre les puissants. (...)

Les plus beaux moments du film de Schneider sont ceux qui préservent l'énigme de ce moine sensuel, attiré par l'avenir mais ancré dans sa terre, et à qui les idées viennent solides parce qu'elles cheminent sans fureur.

Laura Tuillier – Les Cahiers du cinéma